

Quand l'opulence engendre la haine de soi

LA CHRONIQUE DE FERGHANE AZIHARI. Dans un livre à succès, le philosophe japonais Kohei Saito plaide pour un « communisme décroissant ». Verbeux et incohérent.

Publié le 20/11/2024 à 18h00

« C'est en Occident que la dénonciation écologiste des méfaits de l'Occident acquiert droit de cité, élabore les arguments les plus sophistiqués, mobilise les sympathisants les plus nombreux », relevait, dans les années 1990, [le philosophe Luc Ferry dans son essai *Le Nouvel Ordre écologique*](#).

Le Japon s'ajoute à la liste des pays lassés de leur prospérité au point d'inspirer une génération d'auteurs et de lecteurs pressés de la détruire. Il ne se passe pas une seconde sans que débarque, dans les rayons de nos bibliothèques, un intellectuel bien nourri issu d'un pays développé nous expliquant à quel point la richesse des sociétés modernes est scandaleuse.

Ici, le procès contre le développement économique est intenté par le citoyen d'un pays familier avec la décroissance, en particulier de sa population, puisque le Japon est en récession démographique depuis 2004, au point que son nombre d'habitants pourrait être divisé par deux d'ici à 2100 si les tendances actuelles se poursuivent.

Preuve de la capacité infinie des nations démocratiques et prospères « à produire des enfants et des hommes qui détestent le régime social et politique dans lequel ils sont nés, haïssant l'air qu'ils respirent, alors qu'ils en vivent et qu'ils n'en ont pas connu d'autre », pour reprendre le constat de l'historien François Furet.

Refrain connu

Kohei Saito est de ces enfants gâtés-là. Philosophe japonais, ce dernier a fait sensation dans son pays et bien au-delà – plus de 500 000 exemplaires vendus pour *Capital in the Anthropocene*, dont le présent ouvrage, *Moins ! La décroissance est une philosophie*, est une traduction – en recyclant [la pensée marxiste](#) à la lumière des préoccupations écologiques, se livrant à un exercice si banal dans les démocraties occidentales que les écologistes ont acquis le surnom de « pastèques » : vert à l'extérieur, rouge à l'intérieur.

Le refrain est connu. Le capitalisme industriel est tantôt accusé d'entretenir la rareté, tantôt conspué en raison de la profusion de marchandises qu'il met à la disposition des êtres humains qui saccagent leur environnement.

Ces procès et ces chefs d'accusation contradictoires sont symptomatiques d'une gauche qui voue au système capitaliste une haine si irrationnelle que son réquisitoire est désormais dépourvu de la moindre cohérence. L'économiste autrichien Schumpeter ne disait-il pas que le capitalisme doit soutenir son procès devant des juges qui ont déjà la sentence de mort dans leur poche ?

Pas le bagage suffisant

Passons sur les nombreux contresens d'un philosophe qui s'essaie à de nombreuses « démonstrations économiques » sans avoir le bagage suffisant pour être à la hauteur de son ambition. Le bilan humanitaire de la civilisation industrielle ne cesse d'être euphémisé. Rien sur la diminution de la mortalité et de la pénibilité de l'existence humaine permise par la croissance économique ces deux derniers siècles.

« Par le passé, il nous suffisait de travailler quelques heures pour obtenir le nécessaire. On pouvait faire la sieste, s'amuser, parler. Aujourd'hui, pour gagner de l'argent, il faut suivre des ordres et travailler de longues heures. Le temps, c'est de l'argent. On ne peut plus se permettre de perdre une minute, une seconde. Le temps devient chose rare », dit le philosophe japonais, qui ignore visiblement que le temps de travail de l'ouvrier moyen a été divisé par deux en cent ans dans les pays capitalistes, lesquels ont également éradiqué le travail des enfants.

À la place de quoi l'auteur ressasse l'éternel mythe de l'âge d'or prémoderne popularisé par Marshall Sahlins, en oubliant de mentionner les infanticides qui résultaient du mode de vie des chasseurs-cueilleurs, lequel n'avait strictement rien de durable.

Poncif

Comme la plupart de ses condisciples, Saito se garde bien également de rappeler les prouesses environnementales de la civilisation industrielle. Certes, concède-t-il, « alors que le niveau de pollution de l'air et de l'eau dans les pays développés est relativement peu élevé [...] dans les pays en développement et malgré le fait que leurs habitants y mènent une vie très modeste, la pollution de l'air, de l'eau, les problèmes d'élimination des déchets et autres problèmes environnementaux sont une source constante de tourments ».

Mais loin d'y voir les avantages du développement industriel, il y voit surtout la tendance des pays développés à déplacer les effets du développement économique, tels que l'extraction des ressources et l'élimination des déchets vers [le Sud global](#).

Là encore, ce poncif est incapable de rendre compte de la baisse tendancielle des décès liés à la pollution de l'air et de l'eau dans les pays émergents. C'est à croire qu'un pays qui se développe est davantage en mesure d'acquérir des infrastructures propres – comme l'électricité, les stations d'épuration, des usines équipées de systèmes de traitement des fumées – pour se chauffer, s'éclairer, cuisiner, boire, se déplacer ou produire !

Défense passionnée d'un « communisme décroissant »

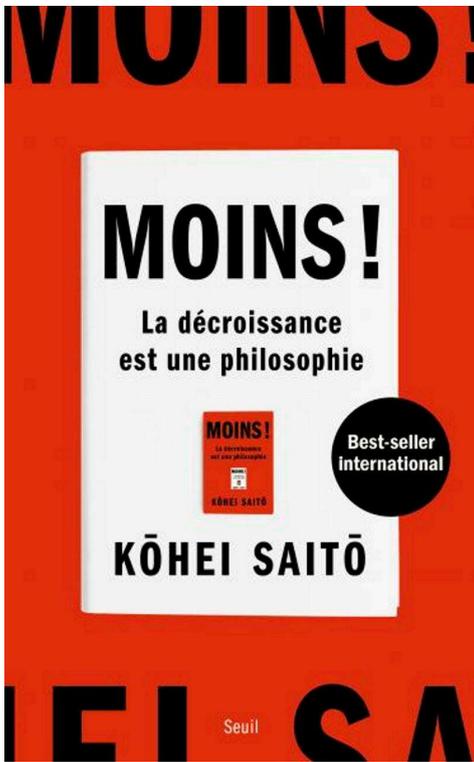
À force de théoriser dans le vide sans s'appuyer sur les données accessibles, Saito recycle tous [les poncifs de l'époque](#), tel un automate dépourvu de recul critique. Sur le front climatique, le découplage absolu – soit la capacité d'une société à déconnecter totalement la production de richesses et les émissions de gaz à effet de serre – est, tantôt présenté comme une impossibilité, tantôt comme un processus trop lent, ce qui justifierait d'abandonner l'idéal d'un développement durable et d'assigner l'humanité à la privation perpétuelle.

Pourtant, il est désormais établi que de nombreux pays développés sont parvenus à ce découplage absolu à force d'innovation, à l'image de la France, qui a connu sa plus forte réduction des émissions de CO₂ dans la décennie 1977-1988 avec la mise en route de son parc nucléaire.

Ces accomplissements ne sont jamais mentionnés afin de servir d'exemple aux autres nations qui ambitionnent de réduire leurs émissions de CO₂ le plus vite possible sans sacrifier le niveau de vie de leur population.

Le seul élément cohérent dans ce verbiage prétentieux est la défense passionnée d'un « [communisme décroissant](#) », qui, à en croire l'auteur, nous permettrait de dire « adieu à l'illusion d'une croissance économique illimitée » pour nous diriger vers une société prétendument juste et durable.

Compte tenu de l'efficacité avec laquelle les systèmes communistes génèrent la pénurie, concédons que le premier objectif n'est guère irréaliste. Reste à se demander qui, des pays alignés sur les modèles de la Corée du Nord et de la Corée du Sud, sont les mieux armés pour dégager les ressources colossales indispensables à la décarbonation de nos économies et à l'adaptation au changement climatique. Un enfant de 5 ans répondrait à cette question sans la moindre hésitation. Mais tout porte à croire qu'elle est insoluble pour un philosophe marxiste.



Moins ! La décroissance est une philosophie, de Kohei Saito, traduit par Jean-Christophe Helary, éditions du Seuil, 352 p., 23 euros.

* **Ferghane Azihari** est essayiste, auteur des « *Écologistes contre la modernité – Le Procès de Prométhée* » (Presses de la Cité). Il est également membre de la Société d'économie politique et délégué général de l'Académie libre des sciences humaines.